Document généré le 11 oct. 2024 23:24

XYZ. La revue de la nouvelle

La joute du Sarrasin

Marie José Thériault

Numéro 20, novembre–hiver 1989

Poupées

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3668ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Thériault, M. J. (1989). La joute du Sarrasin. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (20), 40–46.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La joute du Sarrasin

Marie José Thériault

La route de Corvigiano à Murlì traverse des forêts profondes. Nous nous y engageâmes vers midi, Gorchan et moi, au deuxième jour d'une bruine traînante qui entrait sous les os. D'abord plane, le chemin se mit vite à grimper, tandis que d'un côté le paysage s'affaissait brusquement dans des gorges où, par bandes, flottait une vapeur blanc-bleu. L'hiver proche se montrait dans les feuilles croustillant sous nos pieds, dans les grasses et sensuelles odeurs de végétaux putréfiés qui montaient du sol comme des âmes. À intervalles, au creux d'un coude ou au pied d'un muret, pas très loin d'un layon qui ouvrait sa bouche molle dans la masse des arbres, on voyait, entassées, des brindilles, des châtaignes et des bogues. Mais bientôt la route accrochée à l'abrupt ne livra plus trace du passage des hommes, hormis, côté gouffre, les vestiges d'une maçonnerie aux trois quarts éboulée.

Après quelques lacets, la montagne fut tout à coup en face de nous, fendue en deux. Nous pénétrâmes alors entre des murailles noires en surplomb qui me firent l'effet de flancs-gardes croisées de bourreaux. À cause du ciel opaque et bas sur le défilé, même à cette altitude je me vis soudain enfermé comme sous un couvercle: de très loin dans ma mémoire atavique me parvinrent aussitôt des images de geôles et de cachots humides creusés à même le roc, sans lumière ni chaleur et remplis de soupirs et de rats.

— Si j'étais vous, je n'irais pas à Murlì par la montagne, nous avait-on dit. Je prendrais la route d'en-bas. C'est plus long, mais on est certain d'arriver. Tandis que par là-haut...

Me rappelant cette mise en garde, j'eus peur et l'avouai. Mais Gorchan se contenta de ricaner dans un nuage d'haleine froide et d'entourer mes épaules avec son bras. J'ignore si cela restaura mon courage et ma témérité. Mais je repris bon pas aux côtés de celui qui tel un frère m'enveloppait de son aile et que j'accompagnais à travers le pays au hasard de ses négoces douteux.

Il bruinait encore. J'abhorrais depuis toujours le temps équivoque, participant de saisons contraires réunies en un malsain mélange. J'aimais

les ciels lisses, les pluies franches, les grands gels et les sécheresses craquantes. Pourquoi fallait-il à l'automne tant de ces jours lépreux ou buboniques, mous comme des chancres et plus incertains qu'un purgatoire ? L'air que je respirais sur cette route de Murlì avait des âcretés qu'il fallait traverser comme le mur d'une tombe.

Nous débouchâmes du défilé d'un coup. Mais le chemin accusait là un virage serré : à deux pas de nous, trois peut-être, béait un précipice sans fond, noyé dans le brouillard. Un battement d'ailes nous fit lever la tête : des éperviers. Et, oh ! nous deux brusquement écrasés sous une vision gigantesque crachée par l'épaisseur du roc ! Une forteresse prodigieuse hissait ses vestiges hors de la montagne cassée droit presque au-dessus de nous. Sa proue émoulue transperçait les nuages qui fixaient des rubans à ses tours et des traces du soir naissant collaient à la pierre jaune. La terreur m'envahit. Il me semblait que ma raison fuyait à la vue des magistrales murailles ancrées très bas sur le rocher. Ces remparts extravagants dressés sur leur piton étaient-ils notre but ? notre destination ? Étions-nous arrivés aux portes de l'enfer ?

Je devenais fou. Gorchan, d'habitude si vaillant, sombrait lui aussi dans une oppression infinie et gémissait sans retenue.

Puis le silence... l'effrayant silence... La nuit terrible de la forêt tomba peu à peu sans bruit et la découpe fantomatique du château s'étira lentement vers elle.

Brusquement :

— Halte ! Qui va là ?

Ils étaient cinq, leurs armes dirigées sur nous. Dans mon regard dansaient des flammes héroïques, le rutilement des épées et des piques, la sourde noirceur des béliers, les enseignes et les étendards cravachés par le vent. Quelqu'un proféra des menaces où il était question de « terres interdites », d'un certain « roi maure », de « péage », de « tribut ». L'obscurité que je sondais en vain me déroba longtemps leurs visages; je ne sais pourquoi j'imaginai sous le surplomb des arcades sourcilières les purulentes cavités orbitales des hommes à qui l'on aurait arraché les yeux et coupé le nez, les oreilles, la langue... À l'évidence, cela ne tenait pas debout : comment, après un tel défigurement, eussent-ils pu brutalement nous pousser, Gorchan et moi, ainsi qu'ils le faisaient déjà, sur un sentier muletier aux pierres huilées de bruine, malaisé, vertigineux, vers le faîte de ce lieu d'horreur et de malédiction ?

Tenter de nous échapper fut impossible. L'exiguïté... la nuit... l'à-pic... à tout moment nous risquions d'être précipités dans le vide. Du point de vue de Dieu nous devions ressembler à des fourmis en équilibre sur une lame de couteau. Dans le faisceau incertain des torches que portaient deux de nos gardiens, nous mîmes un siècle à atteindre le spectaculaire système de défense que la montagne avait enfanté pour un roi.

Une fois franchi le seuil, les torches projetèrent nos ombres agrandies sur la courtine. Gorchan me précédait. Nous traversâmes une cour, puis on nous fit accéder par une porte en arc brisé à une grande esplanade occupée d'un côté par la masse carrée d'un donjon et ceinturée d'un mur où couraient les restes du chemin de ronde. Là, devant une brèche ouverte sur le plein ciel, se tenait un homme (un Maure, un roi) drapé dans un manteau.

Le temps passa. L'homme nous observait et nous observions l'homme. Entre nous le silence s'épaissit jusqu'à devenir une chose lourde et adhésive qui serait bientôt impossible à déloger. Gorchan réagit, et notre destin commença de s'accomplir:

— Nous venons de Corvigiano! cria-t-il. Nous allons à Murlì!

Le Sarrasin resta enfermé dans son mutisme.

— Vous avez entendu? De Corvigiano!

Le Maure se taisait toujours. Ce n'est qu'au bout de longues minutes qu'il dit, sur un ton vaguement amusé:

— Il y a plusieurs façons de châtier des prisonniers. Laquelle choisirez-vous, je me demande?

— Prisonniers? Mais qu'avons-nous fait? (Nous criions cela tous deux ensemble, avec des mots différents.)

— Je pourrais vous faire pendre. Mieux, vous obliger à vous pendre vous-mêmes: n'est-ce pas un excellent exercice de volonté? Les soldats ne détesteraient pas non plus vous jeter du haut de la falaise. L'ennui les étrangle ici. Une petite distraction ne leur ferait pas de tort. Mais j'estime, personnellement, que ce serait un puissant gaspillage. La disette sévit souvent sur ces hauteurs. Un homme jeune, que dis-je? *deux* hommes jeunes et rôtis à point agrémenteraient l'ordinaire de mes garnisons. Qu'en pensez-vous?

La bruine avait cessé. Des bourrasques balayaient maintenant le ciel en le nettoyant de tout reste de nuage. Son grand manteau claquant au vent, le roi maure cessa de plaisanter. Nous avions été surpris sur

son domaine, dont l'accès était depuis toujours interdit à quiconque. D'une voix lasse, il nous dit: « Vous avez pris des libertés imbéciles: *traverser la montagne*... Combien d'hommes peuvent prétendre à ce recours ? »

Ensuite, on nous emmena.

À ce jour, je n'ai pas compris l'agencement des salles souterraines où l'on nous conduisit ni comment un château, même de telles dimensions, pût receler des prisons d'un pareil gigantisme. Nous n'en finissions plus de descendre — à croire que nous nous enfoncions dans le cœur même de la montagne; d'emprunter des escaliers monumentaux que brisait çà et là un palier; de marcher à la file indienne le long d'étroites passerelles reliant à des hauteurs inouïes de colossales galeries voûtées, elles-mêmes traversées par d'autres galeries encombrées de treuils, d'engrenages, de palans... Et à quoi pouvaient donc servir ces moignons de poutres au bout parfois déchiqueté (tel un arbre frappé par la foudre), parfois sculpté en démon de gargouille, qui saillaient des parois à des hauteurs variables, sans ordonnance ni symétrie ? Il nous est arrivé de longer des stèles — quelques-unes coiffées d'une corniche en granit clair — sur lesquelles avaient été gravées des phrases, souvent latines, et des mots abrégés. Nous vîmes aussi très loin une porte démesurément haute que cloutaient des visages de fer: ainsi, curieux trophées, accrochait-on jadis à l'entrée des cités les têtes des vaincus... Finalement, au pied d'un escalier en spirale qui encerclait une tour d'incroyables proportions, nous zigzaguâmes au milieu d'une série de herses apparemment inutiles disposées en chicane, pour déboucher enfin sur une surface dallée grande comme une aire de tournoi dont trois côtés paraissaient suspendus dans le vide. Cependant, au coin droit jaillissait un pont basculant, un double pont-levis dont l'autre extrémité s'ajustait par une sorte de miracle à un tout petit balcon de bois sculpté, étonnamment frêle dans un ensemble aussi robuste. Lorsqu'elles étaient actionnées par un système compliqué de câbles et de poulies, les deux volées du pont se touchaient ou se séparaient loin au-dessus d'autres galeries, d'autres voûtes, d'autres escaliers, d'autres passerelles, qui multipliaient leurs démences à des profondeurs infinies.

À quelles hordes barbares, à quelles multitudes de chiens était donc destiné ce gigantesque ouvrage ? Les galeries et les terrasses, les salles et les passages voûtés étaient déserts. Les chambres de torture, les cellules, les cachots: tous vides. Les gorgones et les chimères en bronze fichées aux murs tenaient entre leurs dents ou leurs griffes des fers qui

n'enchaînaient personne. Après que nos gardiens nous eurent enfermés au moyen d'un ingénieux réseau de palans et de câbles dans des cages maintenues au-dessus du vide presque de l'autre côté du pont, Gorchan et moi demeurâmes les seuls êtres vivants dans toute cette horreur pétrifiée.

La nuit passa, lourde et lente, pareille à une seule longue terreur. Recroquevillés dans nos loges que le moindre mouvement faisait se balancer, nous traversions, hébétés, un cauchemar atroce. Nous étions réduits à l'état de chiffes, nous ne nous posions aucune question, nous avancions dans l'invraisemblance en aveugles, frappés de stupeur et résignés à notre sort. Même entre nous, nous ne parlions pas, trop égarés au fond de nos effrois pour être capables de cohérence. Quelques faisceaux de lumière venus Dieu seul sait d'où glissaient sur les parois, s'accrochaient aux aspérités, perçaient la profondeur du gouffre. J'en jouai un temps avec une nonchalance hors de propos, projetant ici et là les ombres que construisaient mes mains.

Après ce qui sembla une éternité, des échos nous parvinrent, des bruits répercutés à l'infini, bruits de métal, bruits de pas, bruits de voix, bruits de portes fermées et de bousculades. Des hommes enfin parurent. Au centre de la plate-forme suspendue d'où jaillissait le pont nous les vîmes déposer une base très lourde où ils fichèrent un pantin monté sur un pieu. Son bras gauche replié retenait un bouclier rond sur lequel on avait tracé une cible. Dans sa main droite pendait un fléau d'armes. Sur sa tête dépourvue de traits, grossièrement façonnée, un casque rond sans visière, avec cimier en pointe, qui paraissait d'argent et d'or. La précarité de ma situation ne m'empêcha pas d'en apprécier la beauté: des damasquinures compliquées recouvraient sa surface (versets du Coran ou d'un poème épique); un nasal mobile, étroit et long était fixé sur le devant et tout autour retombaient les grands pans inégaux d'un camail. Dans un éclat de rire, les soldats imprimèrent un élan au Sarrasin de paille et s'en furent. Il tourbillonna longtemps, tout seul au beau milieu de la lice, emporté par le poids du fléau, son absurde et hallucinant mouvement ponctué par le grincement régulier du pal dans son socle de fer.

Quelque temps plus tard, ils revinrent. D'en haut, d'en bas, de partout à la fois, ils surgirent et s'accoudèrent çà et là aux balustrades des galeries et des escaliers, ils se pressèrent dans les ouvertures et les portes, ils formèrent de petits attroupements sur les passerelles et sur les ponts. Les prisons jusque-là désertes s'emplissaient de remous. Les soldats accouraient comme des blattes, comme des rats; ils se groupaient

tapageusement au-dessus, au-dessous et autour de nous et du pantin casqué; ils demandaient du sang; ils réclamaient le spectacle depuis leurs balcons improvisés dans cet extravagant théâtre. On nous libéra de nos cellules suspendues. Lorsque le maître de la forteresse fit son entrée, il exigea un bien singulier péage:

— Pour tout droit de passage sur mes terres la vie d'un seul de vous deux me suffira. Vous affronterez donc ce pantin en combat à outrance. Le premier de vous qu'il terrassera sera mon tribut. Que la joute commence !

Pour ouvrir le combat, le sort désigna Gorchan. Le coup de masse qu'il assena au bouclier du Maure le fit aussitôt pivoter sur son socle. Le fléau siffla, que Gorchan esquiva de justesse en se jetant par terre. Je pris sans tarder la relève, frappant aussi, puis fuyant à mon tour l'arme du pantin. Bientôt des clans se formèrent parmi les spectateurs. Un tumulte acclamait nos prouesses; à chaque coup porté comme à chaque esquive les soldats scandaient mon nom ou celui de « Gorchan ! Gorchan ! Gorchan ! »

Cris et scansions ajoutés au tournoiement continu du Sarrasin de paille finirent par nous étourdir. Rompus de fatigue, nous perdîmes vite notre adresse. Si nous ne pouvions échapper à la sentence, lequel de nous allait mourir ? La race humaine trafiquera toujours de sa survie. L'instinct fit de nous des fauves. Gorchan et moi nous regardâmes: dans ses yeux (comme, certes, dans les miens) passèrent des lueurs de haine.

Pour vaincre, résister au pantin ne suffisait déjà plus. Il cessa donc d'être l'adversaire et devint l'arme même que Gorchan et moi utilisâmes l'un contre l'autre. Nous déployions tout un éventail de tactiques visant à nous placer mutuellement dans le champ du fléau dont nous reçûmes, sous les vivats, quelques blessures sans gravité. Cependant, parce que ces stratégies usèrent plus que notre habileté, nos forces, il arriva assez tôt que, voulant se dérober à l'arme du Sarrasin de paille, Gorchan, trop près du bord, fit un faux pas et perdit pied. La lice, je l'ai dit, n'était pas enclose. Gorchan ne put s'agripper à rien: il glissa vers la mort avec un hurlement de damné au milieu des exclamations des spectateurs. En même temps, je recevais le coup qui lui était destiné et tombais face contre terre, privé de sentiment.

•

Je repris connaissance à Murlì. C'est cela. Dans une auberge de Murlì. Désorienté. Épuisé. Contus. Je posai des questions. On me donna des réponses dont aucune ne me satisfit.

Il y a des années de cela. À ce jour, je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé, je ne sais pas ce qu'est devenu Gorchan. Mais Dieu m'est témoin, je ne cesse de ratisser ce chemin de montagne. Je vais, je viens sans trêve de Corvigiano à Murlì, le jour, la nuit, par n'importe quel temps. En vain. Je ne retrouve pas Gorchan. Je ne retrouve pas la forteresse. On me croit fou — et sans doute le suis-je devenu, à force... Maintenant, quand je demande, quand j'entre dans un café ou une auberge et que je demande, et que j'insiste, le ton monte, on s'impatiente:

— Mais enfin! Il n'y a pas de forteresse! Ni sarrasine ni rien du tout! Il n'y a *jamais* eu de forteresse, jamais, entre Corvigiano et Murlì!

— Alors, dis-je, alors... *où est Gorchan*?

Elle fut danseuse et chanteuse; elle est poète, romancière et conteur. Marie José Thériault, née à Montréal en 1945, a publié près d'une vingtaine d'ouvrages individuels et collectifs dont quatre recueils de poésie, un premier recueil de contes aux éditions La Presse en 1979, *la Cérémonie*, ainsi que des proses poétiques intitulées *Invariance* qui lui méritent le prix Canada-Suisse en 1974. Plus récemment, elle publiait un roman intitulé *les Demoiselles de Numidie* et *l'Envoleur de chevaux et autres contes*, tous deux aux éditions Boréal. Elle a été traductrice et chroniqueur à la radio; elle est ou a été membre du comité de rédaction de plusieurs revues: *XYZ*, *Vice Versa* (où elle est responsable de la section « Fiction ») et *Liberté*; elle a en outre collaboré à des revues et journaux dont *Lettres québécoises* et *le Devoir*, fait partie de nombreux jurys de prix et de bourses et se rend souvent à l'étranger pour donner des conférences et participer à des animations et des lectures publiques (Europe et Amérique latine). En novembre 1987, elle fondait les Éditions Sans Nom, une maison vouée principalement à l'édition de livres d'art.